

# Éditorial

Autor(en): **Buysens, Danielle**

Objekttyp: **Preface**

Zeitschrift: **Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie**

Band (Jahr): **47 (1999)**

PDF erstellt am: **29.06.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## ÉDITORIAL

Saisissant l'occasion du quarantième anniversaire de la mort de Waldemar Deonna, le Département d'archéologie du Musée d'art et d'histoire a souhaité rendre hommage à cet ancien directeur de l'institution, dont l'action fut particulièrement marquée en ce qui concerne l'étude des civilisations et de l'art classiques, son domaine de prédilection. Tandis que Jacques Chamay résume les intérêts diversifiés et les honneurs nombreux d'une carrière bien remplie, Chantal Courtois et Serge Rebetz nous font partager leur découverte d'un aspect méconnu - pour ne pas dire inconnu - des activités de Deonna: la photographie de sites archéologiques. L'émotion humaine, on le sait, n'est pas forcément étrangère à la « poésie des vieilles pierres »; de fait, nos deux auteurs sont partis à la rencontre de l'homme autant que de l'œuvre, prenant ainsi exemple sur celui qui porta son regard non seulement sur les vestiges d'époques disparues mais encore sur les us et coutumes de ses contemporains d'outre-Méditerranée. Tant il est vrai que les sciences humaines se retournent volontiers sur leur propre cheminement, on se réglera certainement à différents égards du spectacle de ces ruines à peine explorées, presque encore brutes, parfois entremêlées comme on ne le voit plus guère aujourd'hui à la vie moderne du temps, et cependant déjà bruisantes des propos savants de messieurs en melon accompagnés de curieuses s'abritant sous une ombrelle.

Au titre de l'histoire de l'archéologie, Marielle Martiniani-Reber nous invite quant à elle à suivre l'enquête qu'elle a menée sur des fragments de tissus découverts en 1869 à Saint-Pierre, et, la mode aidant, érigés alors un peu rapidement en bien improbables restes coptes ! Outre le fait de rétablir une datation solidement étayée, le moindre mérite de cet article n'est pas de nous rappeler à quel point le désir peut donner à l'interprétation un tour fantaisiste... La simple observation des faits a pourtant souvent sa récompense. Ainsi les trouvailles et les hypothèses qu'elles permettent d'articuler ont-elles couronné une fois de plus cette année les efforts patients des équipes qui fouillent, saison après saison, les sites d'Abu Rawash en Egypte et de Kerma au Soudan. Ces deux entreprises menées du sein de l'Université de Genève attestent la vitalité scientifique de notre cité, qui maintient ici pour son plus grand profit cet « esprit » attentif au vaste monde qui l'a rendue si fameuse. Dans le cas de Kerma, il vaut sans doute la peine de relever que, en toute harmonie avec les populations concernées, ces travaux lointains n'enrichissent pas seulement une science « abstraite » mais aussi les collections de notre musée : les objets rapportés du Soudan font ainsi de l'institution genevoise un lieu incontournable pour qui veut s'informer « sur pièces » de cette culture.

Trouvaille encore, plus proche, celle du dit «Trésor de Conrad» présenté au public voilà trois ans mais dont l'analyse, dans le cabinet du numismate et sous les appareillages du laboratoire, s'approfondit à la mesure des questions de fond que pose cet ensemble quant aux premiers temps du monnayage genevois. Où l'on constate une fois de plus que l'entrée au musée ne saurait être considérée comme l'aboutissement du destin d'un objet qui, ayant «tout dit» dans cette consécration, n'aurait plus désormais qu'à trôner dans une vitrine ou un cadre... C'est ainsi qu'une belle feuille d'Ingres, dans les collections genevoises depuis 1971, retentit aujourd'hui de toutes ses résonances grâce à l'intérêt que lui a voué le conservateur du musée de Montauban, décryptant sur chacune des faces la trace d'une réflexion condensée du maître pour plusieurs de ses œuvres. Puis c'est une pièce maîtresse du sculpteur romantique Chaponnière que Luba Rhodes, dans le cadre de ses recherches de doctorante, nous fait mieux deviner en accumulant autour du plâtre disparu les indices de ce qu'aurait pu être la sculpture définitive si la mort n'avait pas emporté trop tôt ce grand artiste genevois, injustement effacé de tant de mémoires. Plus qu'à un exercice de reconstitution, c'est à une véritable revitalisation que s'est livré Jean-Charles Giroud en retraçant l'aventure - brève mais ô combien captivante - de la revue *L'Eventail*, dans un contexte local et international difficile où le mot culture parvint quand même à rimer avec ouverture. Enfin les *Varia* de notre sommaire donnent la parole, la chose est assez rare pour être soulignée, à des artistes contemporains, pour enregistrer leur dialogue avec l'œuvre de Charles Rollier. Examiner l'éventualité d'un héritage, d'une fécondation, d'une voie signalée, d'une simple envie de rebondir, telle est la proposition que Claire Stoullig avait placée comme un envoi à la fin de la rétrospective dédiée au peintre l'an dernier au Musée Rath, et c'est à cette manifestation éphémère que la revue s'est offerte de servir de relais.

S'il est vrai que le patrimoine fait trop souvent l'objet d'une vénération figée, au point de ne plus représenter pour certains qu'un poids auquel la seule réponse possible serait une amnésie de survie, et si l'on peut penser que sont voués à basculer dans un temps séparé la «modernité» même, assignée à une époque au lieu de nous rester contemporaine, et ce siècle qui demain, lorsque nous aurons changé de millénaire, aura cessé d'être le nôtre, alors il est bon de redire que le souci du passé, proche ou lointain, ne devrait jamais être confondu ni avec un enfermement ni avec un confort, mais être cultivé pour ce mouvement de la vie qu'il désigne et qu'il nous intime de poursuivre. Ainsi pourra-t-on conclure en se réjouissant que les pages consacrées aux enrichissements des collections de nos musées réservent au lecteur l'agréable constat d'un engrangement victorieux de la triste conjoncture persistante, au sein de laquelle des crédits d'acquisition normaux sont devenus chose exceptionnelle. Nous aimons pouvoir saluer cette lutte contre l'oubli, bien différente du «tout culture» qui signe, le réalise-t-on assez, la mort des conservatoires de la pensée, lesquels, jusqu'à présent, ont été les meilleurs instruments des consciences informées.

Danielle BuysSENS  
Rédacteur